

SUR LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

C'est un écrivain catholique un peu oublié aujourd'hui. Sans doute parce que son style classique n'a pas le clinquant de la nouveauté. Et puis ses thèmes favoris - les tourments de la chair, l'éducation puritaine de la bourgeoisie bordelaise - ne sont plus les préoccupations d'aujourd'hui. Il n'empêche que François Mauriac demeure une référence chrétienne dans la littérature du XX^e siècle. Un événement éditorial confirme cette reconnaissance : la publication inédite, l'été dernier, de la totalité de son *Bloc-Notes*, en deux volumes, dans la collection « Bouquins », chez Robert Lafont. Sa lecture peut nous aider à le découvrir ou le redécouvrir. Surtout, en ces temps de Carême, les réflexions de Mauriac sont salutaires. De l'écrivain, membre de l'Académie française et prix Nobel de littérature en 1952, on retient souvent deux romans : *Thérèse Desqueyroux* (1927) et *Le Nœud de vipères* (1932), parmi une œuvre considérable. Pourtant, François Mauriac lui-même semblait leur accorder une place secondaire : « Il n'est pas impossible que le "*Bloc-Notes*" ou les "*Mémoires intérieures*" soient consultés encore à une époque où nul ne songera plus à ouvrir mes romans » (15 janvier 1968). Prémonitoire ?

Qu'est-ce que ce fameux *Blocs-Notes* ? Une chronique hebdomadaire, tenue de 1952 à 1970, principalement dans *L'Express*, un magazine qui n'est pas spécialement chrétien. C'est une sorte de carnet de bord, de journal intime dans lequel Mauriac livre ses sentiments, ses idées, ses engagements. Cette rubrique a connu un grand succès, très au-delà du public catholique, et c'est aussi ce qui fait son intérêt. Le ton est très libre, les sujets sont multiples, les pensées spontanées sont rafraîchissantes. Bien sûr, ces méditations d'il y a 50 ou 60 ans ont parfois vieilli, notamment lorsqu'elles portent sur l'actualité politique. Mais ce qui nous intéresse, en chrétiens, ce sont les réflexions spirituelles qui elles, sont éternelles.

Parmi les 1 344 pages de ce *Blocs-Notes*, il ne s'agit pas de tout lire mais de butiner ici ou là, très librement, ce qui peut nourrir ou éclairer notre foi. Avant de sélectionner quelques passages, il faut se souvenir de leur auteur, de l'homme Mauriac : une silhouette gracile, la voix abîmée par un cancer de la gorge mais l'œil vif, la parole sûre et cette énergie de l'esprit qui fait oublier les faiblesses du corps. Nous retiendrons le dernier *Bloc-Notes*, qui va du 6 janvier 1968 au 9 août 1970. François Mauriac aura écrit jusqu'à sa

disparition, le 1er septembre 1970, à l'âge de 84 ans. À l'approche de son retour à Dieu, les réflexions se font sans doute plus spirituelles et nous sont donc profitables. Nous allons parcourir quelques-unes d'entre elles, à travers des mots-clés, dans l'ordre arbitrairement alphabétique :

Amour. C'est le mot le plus vénéré des chrétiens et le plus bafoué en ce monde. Mauriac le définit à sa façon d'écrivain, par une anecdote personnelle : « Je me souviens de ce petit garçon, quand j'étais à l'école, qui m'avait dit un jour de sa mère : "Ma maman est jolie ...", alors qu'il s'agissait d'une personne dont la laideur était singulière. Je compris ce jour-là, et si jeune que je fusse, que l'amour n'est pas aveugle, mais qu'il crée l'objet de son adoration » (mai 1970). L'amour n'est pas une passion, mais une création : retrouver la beauté à travers la laideur du monde.

Attente. « Le chrétien est un homme qui attend, parce qu'il est un homme qui espère et qui espèrera jusqu'à la fin, surtout à la fin, alors qu'il ne lui restera rien et plus même quelquefois le goût de vivre » (25 novembre 1969). L'attente se fait parfois impatience, elle est toujours espérance, surtout lorsque la vie ne suffit plus, que les forces nous lâchent, que la mort approche.

Église. Les dissensions à l'intérieur de l'Église nous heurtent, jusqu'à faire douter. Mauriac fait appel à notre mémoire : « Pascal disait que la maladie est l'état naturel du chrétien. Le trouble est l'état naturel de l'Église. A tous les moments de son histoire, elle nous apparaît déchirée au-dedans, assaillie du dehors, abandonnée ou trahie par les siens. Elle a tenu pourtant ... » (10 octobre 1968). C'est que l'Église n'est pas seulement historique ou institutionnelle, mais sainte et surnaturelle. Ce qui vaut pour elle vaut pour chaque homme, selon le mot d'ordre de l'apôtre Paul : tenir bon, jusqu'à la fin.

Éternité. À ce mot abstrait, François Mauriac donne un contenu poétique et sensible : « Ce n'est pas seulement nous qui sommes éternels, mais les lilas que nous avons respirés, mais les prairies de nos enfances brûlantes. Tout nous sera rendu, tout existe à jamais » (1er novembre 1968). Il faut l'entendre, nous qui vivons aujourd'hui dans l'immédiat, le changement, dans ce qui passe et meurt.

Événement. François Mauriac en a vécu un qui aurait été inconcevable dans son enfance, un homme marchant sur la Lune. Quatre jours après, l'écrivain en tire une leçon inattendue, qui ramène à la Terre et à l'homme : « Et si ce bloc plâtreux, la Lune, n'avait aucune raison d'être que de réaliser pour la race humaine cette merveille : un clair de lune d'été ? Si cet enchantement avait été voulu ? Si nous, les humains, étions sur notre infime planète le centre du monde comme nos pères l'ont cru, et si la Lune lorsqu'elle m'attirait et me retenait pieds nus à ma fenêtre, quand j'avais quinze ans, accomplissait à mon égard sa mission éternelle ? » (25 juillet 1969).

Eucharistie. C'est elle qui rassemble les chrétiens, leur point commun à travers une diversité qui rend parfois perplexe. « Ce qui fait notre unité, je n'en discerne même plus le signe visible, en dehors du petit troupeau pressé autour de l'autel, en dehors de la fraction du pain (...). La "fréquente communion", c'est même, vue du dehors, notre dernière raison d'espérer, le seul signe visible que la table est toujours mise .. » (22 juin 1968). Tout peut être discuté, interprété sauf la Présence réelle, justement parce qu'elle est une réalité, vécue comme telle.

Foi. Qu'est-ce qui nous fait croire en Dieu ? Question posée au croyant, réponse de Mauriac : « Ce qui s'appelle la foi, ce n'est rien d'autre que quelqu'un que nous avons pris au mot (...). Tant que nous sommes vivants, nous croyons que cet amour est vivant et nous lui parlons : c'est ce qui s'appelle prier » (24 mars 1968). On peut croire en tout ce qu'on veut : tant qu'il n'y a pas de prière, il n'y a pas de foi chrétienne.

Intimité. Notre société veut tout rendre « visible », jusqu'à l'obscénité. Y a-t-il encore une vie privée ? Ne parlons même pas de la pudeur ... La foi chrétienne est paradoxale : sa manifestation est collective, sociale mais sa valeur réside dans le secret des âmes. Le chœur et le cœur en quelque sorte. « La vraie religion est personnelle, elle est ce qu'il y a de plus personnel au monde, ou elle n'est rien » (3 mars 1968). La foi, c'est la personne libérée de l'égoïsme, du narcissisme et de l'individualisme.

Pureté. C'est une notion chère à François Mauriac, qui déplore que son époque, qui est aussi la nôtre, exalte vainement et dangereusement le plaisir des sens, délaissant le combat contre les passions. « Que la possession de Dieu soit liée à la pureté du cœur, à un certain état d'enfance, voilà qui devrait, à l'âge des passions, rendre le christianisme impraticable, mais ce n'est pas si simple. En fait, la possession de Dieu est liée aussi à l'immense enrichissement de l'amour humain, aux sacrifices qu'il suscite, aux défaites, aux relèvements, à ce combat obscur et interminable pour maintenir ou retrouver la pureté intérieure » (9 mars 1968).

Sens de la vie. Quel est-il ? L'existence va comme elle peut, mais face au malheur nous nous interrogeons, sans désespérer. Mauriac aussi : « Combien sommes-nous encore à avoir ce bonheur de prier, de prendre part ensemble à la fraction du pain, d'être pardonnés si nous en sentons le besoin, de croire que, comme notre propre destin, la sanglante histoire humaine à une direction, qu'elle a un but, qu'il existe, le mot de cette énigme, qu'il nous sera donné un jour, qu'il nous est déjà donné et que c'est ce Nom au-dessus de tout nom ? » (22 juin 1968).

Surnaturel. Avec la perte de la pureté, ce qui désole le plus François Mauriac dans l'attitude de ses contemporains, c'est l'oubli du surnaturel. Depuis que l'humanité existe, elle a eu le pressentiment que le monde ne se limite pas à ce qu'on voit, qu'un autre monde se trouve quelque part. Cette évidence a donné lieu à beaucoup de superstitions et à une Vérité, celle des Saintes Écritures. Nous sommes la première civilisation qui se contente de la réalité matérielle et physique, qui ne croit pas à un ailleurs, en un au-delà. Pourtant : « Telle est notre foi, qui n'est pas fondée sur une chimère, qui est née d'un fait attesté ; mais elle constitue en même temps un acte de volonté de notre part, un part pris, une vertu délibérément pratiquée, de sorte que si la foi est une grâce, elle dépend de nous pourtant et que c'est un refus dès le départ opposé au surnaturel qui interrompt à jamais le rapport de tant de nos contemporains avec leur Créateur ... » (21 avril 1969).

Nous ne pouvons pas quitter François Mauriac sans évoquer dans son *Bloc-Notes* ses rapports avec la religion orthodoxe. Dostoïevski a été l'un des maîtres de sa jeunesse, qui ne l'a plus quitté. Mais pas seulement : « En France, nous appartenons presque tous à la famille spirituelle de Nicolas Berdiaev » (18 avril 1968). Et cette étonnante confidence : « *Le Messager orthodoxe, revue trimestrielle de pensée et d'action orthodoxes*, m'apporte aujourd'hui bien plus de lumière que bien des revues catholiques ... » (30 septembre 1968).

Sur l'Église russe, les propos de Mauriac sont prophétiques : « J'ose croire, j'espère que l'Église orthodoxe russe, ce paradis perdu, sera devenue à la fin de ce millénaire un paradis retrouvé ... » (27 août 1968). L'année suivante, son intuition se confirme, du côté de la dissidence littéraire : « J'aurai eu cette joie d'avoir vu avant de mourir ce que j'ai tant désiré : l'aube de la renaissance chrétienne en Russie soviétique, après cinquante ans d'une déchristianisation méthodique, ininterrompue. Alexandre Soljénitsyne, c'est beaucoup plus qu'un grand écrivain russe, c'est l'annonciateur des temps qui viennent ... » Et cette réflexion définitive, le même jour : « Catholique, j'ai toujours cru sans difficulté à la vocation de l'Église orthodoxe. Délivrée par la Révolution de son assujettissement au tsarisme, elle est devenue martyr (...). Nous savons aujourd'hui ce que c'est que d'être persécuté pour la foi, en regardant nos frères orthodoxes. Ils n'ont pas été fidèles à Dieu par intérêt, pour survivre (...), mais ils ont retrouvé dans l'épreuve ce Dieu qui a donné un sens à la souffrance. Ils ont pris conscience de leur vocation. Ils n'ont plus vécu que pour cette passion. » (3 décembre 1969).

La foi, toujours la foi, évidente pour nous, incertaine pour beaucoup. Il y a tant de mauvaises raisons de croire en Dieu, et quelques bonnes de ne pas y croire ! François Mauriac clôt (provisoirement) le débat en citant un écrivain russe, alors emprisonné, André Siniavski : « Il faut croire, non par la force de la tradition, non par peur de la mort, non "pour le cas où", non par obéissance ou crainte, ni pour une certaine idée de l'humanité, non pour sauver son âme, ni pour faire preuve d'originalité. Il faut croire parce que Dieu existe » (19 septembre 1968). La période du Grand Carême nous permet, à la lecture de François Mauriac et de quelques autres, de nous confronter à cette certitude et de la faire partager.

Emmanuel MOUSSET